

LA VILLETTE

BIENNALE: ACCROCHEZ-VOUS!

NOUVELLE
BIENNALE
DE PARIS

Toute la ville en parle. La Nouvelle Biennale de Paris

manifeste à grands coups d'éclats.

Et la Grande Halle de la Villette, émerveillée, s'illumine.

Son, architecture, arts plastiques, l'art

contemporain dans tous ses états. Laissez-vous conduire.

Avec ce toit de verre qui arrose l'intérieur d'une incroyable lumière, la voilà enfin, l'ex-halle aux bœufs devenue Bien-Halle après intervention des architectes Reichen et Robert. C'est envoûtant comme l'intérieur d'un paquebot, avec des paliers, des passerelles, des balcons, du fer luisant partout, des plateaux amovibles et des rails. Quel espace ! Voici notre Dokumenta, notre palais sur lagune vénète-branchissimo (ma non troppo), décor fellinien à mi-chemin entre la cathédrale et l'usine d'assemblage de fusées. Sur ces 21 000 mètres carrés, tout ce qui se fait de plus avancé depuis vingt ans (et plus) est là : sous la grande arête centrale, dans les petits boudoirs latéraux, sur et sous les balcons, les courants d'air de l'art se contournent, se lovent et se self-lovent à qui mieux mieux. Paris revient à toute vapeur comme carrefour international de l'art. Direction collégiale et internationale, budget bien gonflé, sélection soignée, nouveau look, orchestration générale de Jean Nouvel : ne cherchez plus le tube du printemps, c'est la Biennale de la Villette !

TABLEAUX D'UNE EXPOSITION

Passée l'entrée en verre, on lève la tête vers ce plafond 1800, avec ses chapiteaux munis de petites flèches lumineuses, puis on s'introduit entre les murs centraux, qui supportent les grandes fresques. Dans ce lieu saint, Matta et Erro se partagent les murailles : pour Erro, chroniqueur pimpant d'actualité, ses cinq toiles (« Le Pétrole », « Maggie et les Malouines », etc.) sont une relecture piégée de l'information, une galaxie d'images représentant notre monde en délire. Matta, à l'opposé, est dans la chronique austère et guerniquienne (19 mètres en 5 toiles) entre le chagrin et la pitié. Des panneaux qui renouent avec l'idée d'église, sensation encore accentuée par la « Porte de Brandebourg » (revenez sur vos pas vers l'entrée) de Jörg Immendorff. Incroyable mais vrai : ces figures d'Apocalypse médiévale, ces petits hommes pliés par l'effort, ce totem-dolmen mexicain écrasant les ailes d'un aigle noir, ça coupe le souffle ! Il paraît que cette piété nous restera après l'exposition, et c'est très bien. Rivaux d'Erro et Matta pour la surface, dépassons Voss et Baldessari, et

remettons-nous la tête à l'endroit après Baselitz, pour aboutir à la pyramide de Daniel Buren. Ici, ne pas manquer d'observer les carcasses de Renault façon pendule de Bill Woodrow, fichées au mur comme des scarabées (ça s'appelle : « l'Usine, l'Usine », deux carcasses de R.18 + trois capots de R.25...) Mais voyons la pyramide ! Comme Christo emballe les archipels, Buren emballe les critiques en peignant rose et blanc (ou bleu et blanc) sur toutes les surfaces. Ici, la star des stripes a élevé 650 mètres carrés de tissu sur une structure de lattes montant jusqu'au plafond, et qui arrosent l'intérieur du toit d'une vague roseur. Si vous avez pris cet objet pour une cabine de bain de Lartigue renversée, on ne peut rien pour vous. Repérez cependant que c'est au-delà de la pyramide qu'ont lieu les spectacles (Berio, Cage, Grand Bal de Cueco) et faufilez-vous vers la gauche à la recherche du Tinguely. Un vrai point chaud pour enflammer les esprits. Cette fois, le fontainier des tortues métalliques – la fontaine Stravinsky près de Beaubourg, c'est lui – rythme des pièces de Renault Grand Prix. Et vroom ! Au total, il lui a fallu une voiture de course et demie, qui, décortiquée et réassemblée dans un tricot de fils, tubes et fers gigotants, va devenir une fantastique sculpture vivante. Le tout est reflété par des miroirs où l'on passe les ravitaillements du coureur Alain Prost. Un rêve ! Stoppez longuement devant ce « Pit-Stop ». Tinguely, c'est vraiment le Michel-Ange du métal libellule, la danse du fer. Changeons d'archipel pour un peu de peinture magie : il y a des œuvres de Michaux, les dernières qu'il ait peintes avant sa disparition l'automne dernier : silhouettes étranges, yeux blancs fondus dans la nuit, c'est à voir absolument. De même qu'un Bettencourt : ce mystérieux mosaïste n'a pas commencé hier, je sais, mais il crée à base de « coquilles d'œufs, tessons de faïence, vases brisés, éponges, grains de café » (sic) et son « Euf primordial » ou son « Ruma, dieu hermaphrodite des irrumateurs » fera rêver les voyeurs de précolombien érotico-funéraire et les décadents pompéistes. Ouai, mais tout ça c'est pas du modern painting, docteur ! Exact, j'y arrive. Il y a bien sûr Alberola, Blais, Chia, Cucchi,

Le Gac, Garouste, les Poirier, (n'oubliez pas votre manuel de mythologie classique pour ne pas rater le sens de ces histoires...) et, notre Figuration Libre, Di Rosa en tête. Di Rosa (qui a fait la couverture du catalogue) a exposé « Diroapocalypse », géant combat caméléonesque quelque part sur la Lune, tandis que son copain Combas a une toile intitulée « Barbusier » (comme ça se prononce ?) où on peut s'attendre à reconnaître des vedettes cachées sous des plantes. Art Conceptuel, Arte Povera, Transavangarde, Graffitistes, Figuration Libre, ils sont tous là.

DU CONTAINER À LA FEMME-OISEAU : LA SECTION SON

Attention ! La Section son, dirigée par Monique Veaute – ex-France Musique et qui n'en est pas à sa première expérience de génie – va sûrement faire un carton. D'abord, l'Orfeo 2 de Monteverdi-Berio donnait le ton de l'ouverture : duos des bergers repris par des chanteurs de rock, chœurs tirés de l'ordinateur IRCAM, quatre ensembles musicaux différents, interprètes qui racontent l'histoire d'Orphée et d'Eurydice au milieu du public, le tout sans costumes, sans plateau, sans sièges, hum ! hum !... ça nous rappelle furieusement l'Orlando Furioso de Ronconi, la fable du spectacle total devenu mythe. Berio ne dit-il pas : « Cet Orfeo doit être techniquement parfait, comme au XV^e ou au XVI^e siècle, les autres villes doivent nous l'envier. » Ma certo !

Sans doute va-t-on aussi nous envier le travail sonore sur containers. Chaque artiste devra réaliser à l'intérieur d'un container, du genre de ceux que vous voyez passer (silencieux) sur les trains, un travail-performance musical. John Cage sonorise son container en amplifiant les bruits du dehors, Terry Fox couronne sa boîte de nombreuses cordes pour la transformer en cithare d'un nouveau style, etc. Good vibrations pour tous ! Hors containers, il faut savoir que la Nouvelle Biennale est un tropique de concerts...

Voici un aperçu du menu : les 19, 20 et 21 avril, Espace Nord : Paris 60 Minutes, avec le groupe Loupideloupe mis en scène par Daniel Buren. Musique, encadrement (suite page 102)

Eric Levergeois